

Lâ hukma illâ li-llâh
(Il n'y a de jugement que de Dieu)

Mahomet

**Politique habile, chef militaire,
Juriste et prophète**

« Je ne suis qu'un homme comme vous »
(le Coran, 18:110 et 41:6)

Mahomet Mottalib naquit à La Mecque, ville du Hedjaz, au centre de la côte ouest de l'Arabie, le 1^{er} avril 569 de l'ère chrétienne.

Cette date n'est pas absolument certaine, puisqu'il n'y avait pas d'état civil chez les Bédouins en ce temps-là, ni de calendrier. On la déduit rétroactivement de l'âge qu'avait Mahomet à l'époque d'évènements ultérieurs qui ont émaillé sa vie.

L'environnement familial, tribal et religieux de Mahomet

Son père, Abdallah Mottalib, du clan Banû Hâchim, l'avait eu avec Amina Wahib. Tous deux étaient membres de la tribu bédouine des Quraychites, une tribu nombreuse, forte et riche. Mahomet Mottalib était donc bédouin, Quraych, du clan Banu Hachim.

Cette tribu se préoccupait sans doute un peu moins que les autres tribus de la sécurité des pistes et du niveau des puits, sujet quotidien des conversations bédouines, parce qu'elle contrôlait une part non négligeable du commerce de La Mecque et y exerçait le pouvoir politique.

La Mecque était fort prospère, comme Lourdes aujourd'hui, à cause du trafic commercial entre Océan Indien et Méditerranée, et du tourisme religieux : On y vénérât la Ka'bâ, gros rectangle de 10 m sur 12 m et 15 m de hauteur, couvert de tentures noires, contenant la pierre noire donnée il y a fort longtemps à Abraham par l'archange Gabriel au nom de Dieu. Ce sont bien évidemment les Quraychites qui avaient la garde de la Ka'aba, ce qui leur permettait de taxer encore les pèlerins après leur avoir déjà fait payer le prix fort dans leurs commerces et leurs caravansérails.

La tradition voulait en effet que les Arabes, chrétiens, juifs ou polythéistes, fissent pèlerinage à La Mecque, au moins une fois dans leur vie.

La reconnaissance du ventre n'étant pas une formule vide de sens chez les Quraychites, la majorité d'entre eux était de religion abrahamiste. La raison en est qu'ils descendaient en ligne directe d'Ismaël, le fils qu'Abraham avait eu avec Agar, la femme de ménage égyptienne de son épouse légitime Sarah, avant que celle-ci mette au monde Isaac dont descendent les Juifs. Les abrahamistes étaient monothéistes et monogames, comme les juifs et les chrétiens, mais, pour eux, le dernier des grands prophètes était Abraham. Moïse et Jésus étant considérés comme des personnages mineurs. Ils adoraient Allah (dieu), ainsi que Manât et al-Lât, deux déesses "filles". Ce n'était donc pas un monothéisme strict.

Certains Arabes étaient "hanîf". Le hanîf étant une variante de l'abrahamisme, également monothéiste, qui n'était pas constituée en mouvement organisé. Chaque individu poursuivait à sa manière sa quête spirituelle et pouvait développer ses propres conceptions religieuses. Mahomet fut considéré par ses contemporains comme hanîf quand il commença à prêcher.

Les trois autres grandes villes du Hedjaz étaient les très belles oasis de Tâ'if et Khaïbar, où la majorité des clans étaient chrétiens mais adoraient aussi al-Lât, et Médine, qui s'appelait alors Yathrib, où l'on pratiquait le judaïsme. Bref, tous les Arabes de la région étaient monothéistes, soit juifs, soit chrétiens, soit abrahamistes ou hanîf, mais certains étaient néanmoins plus ou moins polythéistes, puisqu'ils avaient conservé des divinités plus anciennes : al-Lât, al-'Uzza et Manât, tout en leur superposant un dieu supérieur, "le Dieu", Allah. Ils acceptaient dans leurs villes la présence de communautés juives avec qui ils commerçaient et, parfois, comme à Médine, partageaient le pouvoir politique avec eux.

La liberté religieuse était grande : Chrétien, juif, abrahamiste, polythéiste, païen, chacun pouvait prêcher ce qu'il voulait tant que cela ne portait pas préjudice au commerce des sanctuaires, jalousement défendu par les notables des villes, et, particulièrement à celui de La Mecque.

Chaque tribu avait son dialecte, aussi les relations commerciales se faisaient-elles dans un pidjin commun : l'arabbiyya, que tout le monde comprenait et parlait plus ou moins, mais qui n'était pas encore suffisamment structuré pour pouvoir être écrit, son alphabet ne comprenant encore que quelques consonnes.

De toute façon, chez les Bédouins, l'oral primait, que ce soit pour les généalogies, les récits de batailles ou les décomptes de troupeaux. On apprenait tout par cœur, et on récitait sur un rythme chantant.

L'orphelin apprenti caravanier

Deux mois après la naissance de Mahomet, son père, Abdallah Mottalib, reçut un mauvais coup de couteau pendant le pillage d'une tribu voisine et en mourut. La mère de Mahomet, Amina, fut, comme la tradition le voulait, reprise par le frère aîné d'Abdallah, Abou, qui était veuf. Mahomet fut donc élevé par son oncle qui s'appelait comme son père, Abdallah Mottalib.

Mais Amina mourut aussi, six ans après, en donnant naissance à un petit frère de Mahomet. Comme Abdallah Mottalib se faisait bien vieux et ne pouvait plus s'occuper de Mahomet, son autre oncle, Abû Tâlib, le prit sous sa protection et mit l'orphelin à l'école, c'est-à-dire à garder les chèvres dans le désert.

Mahomet était petit, costaud et particulièrement bien membré. La première chèvre qui en fit l'expérience en fut fort irritée.

Notez que ces activités zoophiles n'avaient rien de répréhensible. En ce temps-là, les mœurs n'étaient pas celles d'aujourd'hui. Il était parfaitement légal de violer les femmes des tribus ennemies, d'occire leurs hommes, de réduire leurs enfants en esclavage. Et, comme il faut bien que jeunesse se passe, et que le gamin apprenne la vie même quand il est seul à garder les chèvres dans le désert, les chèvres ou les jeunes chamelles servaient à l'apprentissage sexuel. Et si la chance voulait que les gamins soient deux ou trois en raison de l'importance du troupeau, ils s'entre-sodomisaient joyeusement. Rien de plus normal, socialement parlant, en Arabie au VII^e siècle.

La réputation de sex-symbol de Mahomet grandit vite et les gens des tribus voisines prirent l'habitude de venir le voir en action. Ils s'installaient à croupeton à l'ombre de leurs dromadaires, une tasse de thé vert à la main, et devisaient gaiement en comptant les coups.

Quand Mahomet eut treize ans, Abu Talîb jugea qu'il était temps de lui faire faire une école supérieure de commerce, c'est-à-dire de lui apprendre à acheter, à vendre, à négocier, pour en faire un bon cadre qui contribuerait à la prospérité commerciale des Quraychites à La Mecque.

Il l'emmena donc avec lui à Bosra (en Syrie, à ne pas confondre avec Bassorah en Irak).

Ils prirent la grande piste caravanière qui, à partir de La Mecque, remontait vers le Nord, la Méditerranée, pour l'acheminement des marchandises venues d'Orient par des boutres qui, partis des côtes de l'Inde ou de la Chine, avaient contourné la péninsule arabique pour arriver dans les ports de la Mer Rouge.

Les commerçants de La Mecque s'enrichissaient naturellement de ce trafic de tissus de soie, d'épices, de métaux précieux, de matières rares en occident et d'esclaves. Leurs caravanes bien encadrées d'hommes en armes les transportaient de La Mecque à Pétra et Philadelphie (aujourd'hui Ammân), grands centres commerciaux de redistribution, d'où d'autres caravanes les acheminaient vers les villes de l'Empire romain d'Orient ou les ports méditerranéens d'où ils étaient rembarqués vers les villes d'Occident.

Une fois ses affaires faites, à Pétra et Philadelphie, Abu Talîb poursuivit jusqu'à Bosra, accompagné de son neveu Mahomet et de quelques hommes pour la sécurité.

Bosra se trouve au sud de la Syrie, entre le djebel Druze et le lac de Tibériade. Elle est aujourd'hui classée "centre culturel" de l'UNESCO et fait partie de la banlieue de Deraa, ville proche de Damas et à 50 km au nord d'Amman.

À Bosra, Abu Talîb, qui était un homme riche et cultivé, voulait rencontrer des moines nestoriens. L'Arabie était, en ce temps-là, une terre très ouverte à toutes les influences religieuses, et cette religion, qui se répandait en Syrie, l'intriguait.

Le nestorianisme était longtemps resté centré autour d'Édesse, une cité gréco-romaine située au sud de la Turquie près de la frontière syrienne. Il y avait là un collège théologique tenu par les chrétiens nestoriens. Fidèles à l'enseignement de Nestorius, le patriarche de Constantinople qui avait affirmé au V^e siècle la séparation des natures humaines et divines du Christ, les nestoriens avaient été condamnés comme hérétiques, mais ils avaient su convertir à leur doctrine toute l'église chrétienne d'Iran.

En outre, les moines nestoriens étaient des érudits imprégnés de l'enseignement scientifique grec.

Quand le collège d'Édesse avait été fermé en 489 par décision de l'empereur romain d'Orient, les moines avaient trouvé refuge auprès des Sassanides qui dominaient la Mésopotamie. Une partie était installée dans le grand centre intellectuel de Jundhya'Sahur, l'autre à Bosra.

C'est ainsi que Mahomet eut l'occasion de rencontrer un moine nestorien nommé Bahira avec qui il eut de longues conversations. On trouve dans la prédication de Mahomet des thèmes qui rappellent les croyances nestorienne, également dominées par la crainte de Dieu. Il y a, par exemple, dans la description du Jugement, des similitudes entre le Coran et les sermons de Saint Ephrem, un saint nestorien. Mais en quittant Bosra, Mahomet ne pensait pas encore à faire une carrière de prophète.

De retour en Arabie, Mahomet fut enrôlé par sa tribu dans la guerre que celle-ci menait contre les Banû Hawazin. En fait, comme il était trop jeune pour se battre, son rôle était de ramasser les flèches lancées par les combattants et de dépouiller les morts de tout ce qu'ils pouvaient porter qui ait de la valeur.

Puis il reprit son travail d'apprenti commerçant caravanier, ce qui lui donna l'occasion d'aller à deux reprises jusqu'au Yémen et une fois en Syrie, avec un certain Meïssara, l'homme d'affaires d'une très riche veuve juive de Yathrib, nommée Khadîdja. Dans ces expéditions, Mahomet eut encore l'occasion de rencontrer des moines chrétiens, car les Arabes yéménites étaient chrétiens, comme les syriens. Ils exercèrent une forte influence sur son esprit et lui apprirent notamment qu'il fallait se méfier des Juifs.

Le riche mariage de Mahomet

Lors de la dernière expédition en Syrie, Mahomet avait montré qu'il avait de l'esprit, qu'il était devenu un excellent commerçant et qu'il était toujours aussi porté sur le sexe, ce qui avait beaucoup impressionné Meïssara qui ne comptait plus les chèvres, les jeunes chamelles et les esclaves prises plusieurs fois par jour par Mahomet.

Au retour, Meïssara raconta tout cela à Khadîdja que son veuvage démangeait. Elle résolut de se rendre compte par elle-même, se dissimula pour surprendre Mahomet, ses bourses et ses œuvres, vit qu'il était monté comme un âne, en fut stupéfaite et littéralement emballée.

«Il me le faut», se dit-elle.

Pourtant, Mahomet n'était pas bien beau ! De taille moyenne pour l'époque, un mètre cinquante environ, avec une grosse tête, la barbe épaisse, des cheveux noirs et lisses, les yeux noirs, le nez aquilin très prononcé, les dents écartées. De plus, il avait sur le dos, entre les épaules, une excroissance charnue, de la taille d'un œuf de pigeon, dont ses laudateurs prétendirent plus tard qu'elle était le signe de sa vision prophétique ! Mais il était fortement charpenté, musclé, et surtout, on devinait un sexe gros et long qui fascinait les femmes, d'autant qu'il était souvent en érection car, semble-t-il, Mahomet souffrait de priapisme.

Cela explique, sans doute, ce besoin maladif de rapports sexuels fréquents et prolongés qui devaient le soulager de la légère mais lancinante douleur que provoque le priapisme.

Ce priapisme, probablement associé à la maladie nerveuse dont était atteint Mahomet (suées et transes, interprétées par ses contemporains comme des manifestations divines de son élection), pourrait expliquer aussi qu'ayant eu tant de femmes, dix-neuf, et encore plus de concubines, sans compter d'innombrables maîtresses de quelques minutes, il ait eu aussi peu d'enfants et seulement des filles. Pour avoir un fils, il dut adopter un jeune garçon, Zaïd.

Il était soigneux de sa personne : Jeune, il reprisait lui-même ses vêtements, se lavait aussi souvent que possible, habitude qu'il imposera plus tard dans le Coran sous prétexte d'être propre pour la prière. Vieux, il teignit ses cheveux au henné pour qu'ils restent bien noirs.

Il avait l'air noble et bon et faisait preuve, dit-on, d'une extrême patience. Il s'adresse à lui-même un sévère reproche pour un geste d'impatience envers un mendiant (Coran, sourate 80). Au cours des dix-sept expéditions guerrières qu'il a menées, il a souvent fait preuve de bravoure.

Donc, Khadîdja invita Mahomet à boire le thé sous sa tente. La négociation fut âpre et longue. Les prétentions du jeune Mottalib étaient aussi importantes que l'organe convoité par la veuve. Finalement, il fut décidé que Mahomet entrerait immédiatement au service de Khadîdja comme directeur commercial et chamelier.

Les jours suivants, Kahdidja convainquit Mahomet de l'épouser en lui faisant miroiter qu'étant plus âgée que lui, elle avait quarante ans et lui vingt-cinq, elle mourrait avant lui, et qu'il hériterait de sa fortune.

Il fut convenu que chacun gardait sa religion : elle était de Yathrib, donc juive, et lui abrahamiste. Ce n'est que plusieurs années après que Khadîdja se convertit à l'islam.

Comme la coutume bédouine voulait que l'homme offre une dot à la femme le jour du mariage, Mahomet fit cadeau à Khadîdja des vingt jeunes chammelles auxquelles il était sentimentalement le plus attaché, pour lui prouver que, désormais, il n'honorerait plus que son épouse.

Ils s'installèrent à La Mecque. Et Mahomet vécut un amour intense avec Khadîdja, jusqu'au jour où elle eut dépassé la cinquantaine et lui expliqua qu'il allait devoir freiner ses ardeurs matinales, vespérales et nocturnes et, cependant, lui rester fidèle, sinon il perdrait l'héritage. Mahomet sut qu'il était piégé.

L'ermite à temps partiel du mont Hira

Il prit alors l'habitude d'aller se retirer de temps en temps en solitaire dans une caverne du Mont Hira, expliquant à Khadîdja que cela le calmait de rester seul dans le désert, et qu'elle pouvait profiter de ces périodes de repos pour faire fructifier leurs affaires sans être constamment dérangée par les besoins pressants et répétés du sexe mirobolant de son jeune époux.

En fait, les voisines et les amies de Khadîdja, parfaitement au courant des capacités exceptionnelles de son mari, se mirent à fréquenter la caverne pour profiter du monumental organe de Mahomet, dès que leurs époux avaient tourné le coin de la rue pour aller au troupeau ou à la boutique. Ce manège dura pas mal de temps, jusqu'à ce que Mahomet ait quarante ans.

Pendant les périodes de solitude, Mahomet réfléchissait à la situation, sachant bien que l'une ou l'autre de ses maîtresses irait un jour tout raconter à Khadîdja, par jalousie ou pure bêtise, que celle-ci voudrait divorcer et qu'il perdrait l'héritage.

Et puis, il évoquait aussi les souvenirs que lui avaient laissés ses voyages, ses entretiens avec les Chrétiens et les Juifs disséminés dans toute l'Arabie, en Syrie et au Yémen, leurs disputes religieuses, la dévotion et à la grande culture des moines nestoriens, la vie rude et sauvage des Arabes qui plaçaient la force, la ruse et une générosité ostentatoire avant toute vertu.

Il pensait à tout ce que lui avait raconté le cousin de Khadîdja, Warka ben Naufel, moine chrétien, premier traducteur de la Bible en arabe, grand connaisseur des Écritures, à qui il devait beaucoup de ses connaissances dans ce domaine.

Et il réfléchissait à la façon dont ses ancêtres, Ismaël et son père Abraham, mais aussi les grands prophètes, comme Moïse, avaient su entraîner leurs peuples et prendre le pouvoir en s'appuyant sur une révélation divine et une pierre, les tables de la Loi pour Moïse, la pierre noire pieusement gardée dans la Ka'aba pour Ismaël et Abraham.

La révélation !

Et, une nuit, Mahomet eut un rêve, probablement inspiré par le Saint Esprit qui ne chôma pas en ce temps-là !

Mahomet a prétendu que les révélations lui avaient été dictées par l'archange Gabriel. C'est possible, mais peu probable. Il faudrait admettre que, après des siècles de descentes parcimonieuses sur terre, Gabriel serait intervenu plus de mille fois en vingt ans pour dicter à Mahomet les révélations, chaque fois que Mahomet voulait rajouter un article à son corpus juridique, qu'il avait à répondre à une question ou qu'il avait un problème à résoudre. Mais, pourquoi pas ? Après tout, Thérèse d'Avila aussi avait une extase et une révélation de Gabriel chaque fois que nécessaire.

Imaginez le rêve de Mahomet : un Etat dont il serait le chef, respecté grâce à l'autorité qu'il tiendrait de Dieu, unique et exigeant, où l'on pourrait avoir légalement plusieurs femmes et autant de maîtresses que l'on veut, où celles-ci auraient socialement le même statut que les chèvres, que l'on pourrait acheter et vendre, battre, renvoyer ou tuer quand on en aurait assez. Le bonheur !

Mahomet était content de lui. Oui, mais les chrétiens, les juifs et les abrahamistes ne manqueraient pas de lui mettre des bâtons dans les roues. La solution ? Transformer ce rêve génial en révélation divine qui lui permettrait de créer toutes les lois qu'il jugerait bonnes pour lui-même et les Arabes, en commençant bien sûr par la polygamie. Comment ? Avec une nouvelle religion dont il serait le prophète, qu'il rattacherait à Abraham, un abrahamisme restauré en quelque sorte, puisqu'en s'appuyant sur son grand ancêtre, il mettrait du même coup hors course les deux grandes religions du Livre.

Il fit dire à ses copains, Ali et Abû Bakr, de venir le rejoindre à la grotte et ceux-ci arrivèrent au galop chaloupé de leurs dromadaires, pensant qu'il y avait surnombre de femmes à la grotte et que Mahomet avait besoin d'un coup de main.

Surprise, Mahomet était seul. Il leur dit qu'il avait reçu, la nuit précédente, une révélation en ligne directe de Dieu. Autant vous dire que Ali et Abû étaient déçus. Ils pensèrent que Mahomet était resté trop longtemps au soleil, ou bien qu'il avait encore eu l'une de ces attaques nerveuses dont il était coutumier (il s'enveloppait dans son manteau et paraissait entrer en transes) qui lui avait provoqué une rupture de quelque chose dans le cerveau.

Mais quand Mahomet eut expliqué son plan, ils furent enthousiastes : ils allaient pouvoir légalement plaquer leurs vieillardes et installer chez eux leurs maîtresses, ça coûterait ce que ça coûterait mais ça valait le coup de tenter la manœuvre.

Quand ils rentrèrent à La Mecque en annonçant qu'ils avaient une révélation à faire, ils trouvèrent un accueil glacial. Les maris avaient en effet eut vent des allers et retours répétés de leurs épouses à la grotte d'Hira et commençaient à se méfier sérieusement de cet obsédé sexuel de Mahomet.

Seule Khadîdja, prête à tout pour garder son jeune mari, son fils adoptif Zaïd, qui n'avait pas trop le choix, et son cousin Ali, fils d'Abou Tâlib, le crurent.

Les notables mecquois, quant à eux, craignaient a priori toute déclaration à caractère religieux qui risquerait de causer du tort au commerce local.

Mais la protection de tonton Abû Tâlib et du clan des Banû Hâchim joua à plein : On laissa Mahomet et ses amis tranquilles.

Un contribule prêcheur prudent

Mahomet, qui réfléchissait vite, avait tout de suite compris qu'il faudrait ruser pour réussir à bousculer les «sunnas», les usages en cours, les traditions sociales et religieuses auxquelles les Bédouins étaient très attachés, ce qui est le propre de toutes les sociétés traditionnelles.

Il avait déjà contre lui la quasi-totalité des notables, surtout ceux du clan des Banû Umayya concurrents des Banû Hâchim dans les grands commerces de La Mecque, mais sa propre famille, les Banû Hâchim, ne lui était pas vraiment acquise non plus.

Il décida donc de caresser tout le monde dans le sens du poil et de repartir des pratiques religieuses et sociales en cours, les fameuses sunnas bédouines, auxquelles il ajouterait de petites modifications pour les recréer et en faire des sunnas à lui, le prophète. Et, pour le moment, il mit sous son coude le projet de polygamie. Celui-ci lui avait été révélé en 610, il n'en parla qu'en 613.

Les premières révélations dont il fit part dans ses prêches eurent donc pour objet de renforcer le monothéisme. Cela ne déplût pas aux notables qui étaient déjà pour la plupart monothéistes, qu'ils soient abrahamistes, chrétiens ou juifs.

Puis, il édicta quelques règles tendant à renforcer la moralité des pratiques sociales.

Là encore il eut du succès, surtout auprès des petites gens, plus faciles à convaincre que les grandes familles mecquoises. Mais il y eut aussi pour le suivre quelques notables et chefs de tribus bédouines qui s'alarmèrent de la déliquescence des mœurs des Arabes, déjà stigmatisée par le moine turc et chrétien Daniel. Ils ne pouvaient qu'approuver le contribule prêcheur qui semblait avoir assez de charisme pour remettre un peu d'ordre moral dans la société arabe, et qui appelait à une réforme des mœurs et des valeurs qu'ils souhaitaient sans trop savoir quelle forme lui donner.

Il y avait trop longtemps que les vertus cardinales des Bédouins : prodigalité, patience, bravoure et persévérance, étaient piétinées dans les tribus.

Les choses se gâtèrent quand Mahomet eut des révélations mettant en cause les divinités locales dont les pèlerins venaient vénérer les sanctuaires, prier les pierres, les arbres et les objets sacrés. Mahomet eut bientôt tous les mecquois contre lui, les Quraychites se sentaient menacés dans leurs affaires et leur pouvoir.

C'est ici qu'intervient le fameux épisode, dit "des versets sataniques".

En effet, au début, Mahomet se dit qu'il pouvait ménager les divinités locales, al-Lât, déesse du ciel, al-Uzza, l'étoile du matin (Vénus) et Manât, déesse du bonheur qui, après tout, étaient, hiérarchiquement parlant, sous Allah. Il eut donc une vision qui disait en substance qu'on pouvait espérer leur intercession. Tout le monde approuva.

Seulement, quand on a l'ambition de créer un État, il y a un moment où il faut savoir violer ou détruire le pouvoir en place, aller contre l'avis des notables. Et puis, les rabbins juifs de Médine surent convaincre Mahomet de la nécessité de revenir à un monothéisme strict. Mahomet eut donc une nouvelle révélation disant que Dieu n'avait donné aucun pouvoir aux soi-disant divinités "filles".

La tradition musulmane dit que c'est Satan qui, profitant de ce que Gabriel avait une extinction de voix, aurait soufflé la première révélation sur les divinités à Mahomet et que Gabriel, une fois guéri, serait venu pour rectifier le tir avec une autre révélation. Soit !

Quoi qu'il en soit, et un malheur ne venant jamais seul, c'est le moment que l'oncle Abû Tâlib choisit pour mourir, privant Mahomet de sa protection politique. Et les Banû Hachîm qui, jusque-là, avaient soutenu Mahomet à cause des liens sacrés du sang, le laissèrent aussitôt tomber. Avec ses premiers fidèles, les *muhâjirûn*, Mahomet dut quitter La Mecque pour assurer sa survie.

Ils se réfugièrent d'abord dans la montagne, puis ils tentèrent de s'installer à Tâ'if. Mais, en Arabie, vouloir s'installer quelque part sans protecteur était voué à l'échec et, en plus, les chrétiens de Tâ'if se moquèrent de ses prophéties. Mahomet et ses amis retournèrent à La Mecque, en profitant de l'époque du pèlerinage pour essayer de négocier avec les tribus arabes qui y séjournaient. Ce fut infructueux.

L'hégire et le début du pouvoir temporel de Mahomet

Ils allèrent alors jusqu'à Yathrib où Mahomet avait sa belle-famille, celle de son épouse juive Khadîdja et des amis dévoués à sa cause.

On appelle cette fuite à Yathrib «l'hégire», qui eut lieu le 24 septembre 622, même si, pour des raisons d'adaptation au nouveau calendrier, on l'a ensuite datée du 17 juillet 622. On était donc en 622 pour les Chrétiens du pays, en 4383 pour les Juifs et en 0 pour les adeptes de l'abrahamisme restauré par Mahomet, que lui-même n'appelait pas encore *islâm* qui signifie en arabe "la soumission".

Yathrib sortait tout juste de graves conflits inter claniques. Les notables arabes et juifs, associés dans la gestion de la ville, pensèrent que l'homme charismatique qu'était Mahomet saurait se poser en arbitre et obtenir un retour définitif au calme qui permettrait de relancer le commerce. Il se retrouva donc tout de suite en position de prendre le contrôle politique de Yathrib. Il ne s'en priva pas.

Lui et les *muhâjirûn* furent très tôt rejoints par les *ansârs*, yathribois qui adhérèrent aux préceptes juridiques et religieux que Mahomet préconisait. De plus, sa belle-famille le poussa à s'associer aux clans juifs de Yathrib dans une série d'accords qui furent appelés "Constitution de Médine".

Politiquement parlant, c'était une innovation spectaculaire, puisqu'on substituait aux associations tribales bédouines traditionnelles une association interraciale et inter religieuse, fondée sur un concept géographique, la ville de Yathrib, maintenant Médine (*Madinat an'Nabi* signifie "la ville du prophète"), par des gens désireux de participer à la création d'une structure sociale nouvelle.

Mahomet, pour se concilier tout le monde, expliqua aux Juifs qu'il considérait leur religion comme très proche de celle qu'il prêchait et que, d'ailleurs, personne, juif ou chrétien, ne devait la craindre, puisque c'était celle d'Abraham qui, ayant vécu avant Moïse et Jésus, n'était ni juif, ni chrétien.

À partir de-là, c'est-à-dire du moment où Mahomet sentit qu'il tenait son État, même si ce dernier était encore balbutiant, le rythme des révélations s'accéléra et elles devinrent plus

longues et plus détaillées. La sourate "La Vache", la plus longue du Coran, en est le meilleur exemple. Un ordre politique, social et religieux nouveau s'instaura peu à peu.

La réussite sociale de Mahomet, ses petits arrangements avec la loi

Mahomet maîtrisait maintenant les trois éléments qui définissent la réussite sociale d'un homme : le sexe, par lequel il s'était illustré dès son adolescence, l'argent, obtenu par son mariage avec une vieille et très riche veuve, le pouvoir sur les hommes, qu'il détenait depuis son arrivée à Médine.

Assuré de son autorité, Mahomet promu Khadîdja au rang de première épouse, c'est-à-dire chef de la maisonnée, mais écartée de son lit car elle avait maintenant soixante-huit ans et, de toute façon, elle ne lui avait donné qu'une fille, Fatima, et pas de fils.

Puis il épousa Aïcha, la très jolie fille d'Abû Bakr, le compagnon de la première heure. Il prit encore assez rapidement huit épouses de plus, sans compter les maîtresses et concubines, mais c'est Aïcha qui resta toujours sa préférée. Car Aïcha, en plus d'être belle et très habile aux jeux de l'amour, était riche.

Ses amis lui ayant fait observer que cela faisait beaucoup, Mahomet eut une révélation qui fixa le nombre légal d'épouses à quatre, plus autant de concubines que l'on voulait, à prendre parmi les esclaves de la maisonnée (Coran sourate 4), Mais une autre révélation précisa que Mahomet étant prophète était donc parfait et pouvait, lui, dépasser ce nombre et prendre autant de femmes qu'il pourrait en consommer. Il eut donc, pour lui-même, jusqu'à quinze femmes et onze concubines, chiffre au-delà duquel il semble qu'il n'arrivait plus à assurer.

Quand il obligea Saïd, un esclave qu'il avait affranchi et adopté, à répudier sa femme, Zeïnab, que Mahomet avait mise dans son lit à l'occasion d'une érection pressante dont elle s'était si bien occupée que Mahomet voulait l'épouser, cela fit scandale. Mahomet eut immédiatement une révélation dans laquelle l'archange Gabriel précisait que Mahomet pouvait disposer des femmes des autres comme il l'entendait (Coran sourate 33).

Et encore, quand Aïcha se fit prendre en flagrant délit d'adultère, on vint aussitôt rapporter la chose à Mahomet. Mais celui-ci tenait beaucoup à Aïcha qui était au lit une vraie furie et avait, ce qui ajoutait incontestablement à son charme, une très belle maison à Médine. Mahomet eut donc une nouvelle révélation express (Coran sourate 24) qui innocentait Aïcha ! Cela mit un terme aux propos malveillants qui circulaient dans Médine.

On peut s'étonner de ce que les musulmans n'aient tiré aucune conclusion du fait que Mahomet était le premier à transgresser les préceptes qu'il édictait pour les autres, ni qu'ils ne se soient jamais interrogés sur la vraisemblance de ces soi-disant révélations divines qui tombaient toujours à pic pour tirer Mahomet des situations embarrassantes et de ses propres contradictions. On en trouve des dizaines d'exemples dans les détails relatifs à la vie et à la personne de Mahomet que nous ont transmis les auteurs musulmans.

Mais non ! c'est le prophète, il est donc parfait par définition, tout ce qu'il fait est approuvé par Dieu, si Dieu l'a pourvu d'un sexe phénoménal, c'est pour qu'il s'en serve, s'il commet des erreurs, ce ne sont pas des erreurs mais des épreuves faites pour jauger la foi des fidèles, etc. C'est vraiment la foi qui sauve !

De même, on sait que Mahomet était très riche pour l'époque. Outre le butin qu'il accumulait, il avait, rien que dans sa maison, plusieurs dizaines de femmes et d'esclaves, vingt-deux chevaux, cinq mules (sa préférée s'appelait Doldol), deux ânes (Olaïf et Lafour), quatre

chameaux à monter et vingt chamelles laitières, une centaine de brebis, des chèvres, etc. Mais sa biographie officielle nous décrit un homme pauvre, se serrant souvent la ceinture à cause de la faim, cultivant lui-même son jardin, raccommoquant ses habits, n'ayant pas de quoi faire du feu dans sa maison !

Quant au Coran, il fait une vertu cardinale de la charité et du don aux pauvres, mais sans doute Mahomet en est-il exempté puisqu'il est le prophète.

Le développement de l'autorité et du corpus juridique

À Médine, Mahomet devint aussi plus autoritaire, passant du statut de contributeur qui discutait d'égal à égal avec ses frères, à celui de messager de Dieu. Maintenant ce n'était plus : «Soyez gentils, écoutez ce que j'ai à vous dire et on va en parler», mais «Obéissez sans discuter à Dieu et à son messager» ! (Coran 3 :32)

Pourtant, il était encore aux yeux des Bédouins un chef spirituel plus que temporel, d'où son insistance à répéter qu'il fallait maintenant lui obéir sans discuter.

Les préceptes juridiques, sociaux et moraux donnés dans les révélations furent de plus en plus nombreux et précis. Mahomet organisa la prière rituelle, la purification par le don, le jeûne, le pèlerinage, la lapidation, l'interdiction (empruntée au judaïsme) de manger du porc, etc. Mais, toujours pragmatique, il partait chaque fois d'une pratique traditionnelle bédouine, ou d'une règle chrétienne ou juive, qu'il refondait et adaptait aux circonstances du moment.

Cela donnait parfois des résultats surprenants et contradictoires sur lesquels les savants musulmans n'ont pas fini de gloser.

Ainsi, au début, l'orientation de la prière c'était la Ka'aba de La Mecque, puis après la rupture avec les Quraychites et l'arrivée à Médine, ce fut vers la Jérusalem juive qu'il fallut se tourner pour prier, puis, quand il se fut fâché avec les Juifs de Médine, on réorienta à nouveau la prière vers la Ka'aba !

Pour le jeûne, ce fut d'abord le celui des Chrétiens qui fut copié : pas de viande le vendredi et carême avant Pâques, puis le Shabbat des Juifs avant que, enfin, Mahomet fixe le mois de ramadan.

Quand les disciples faisaient observer à Mahomet qu'il y avait contradiction entre deux ou trois révélations successives, celui-ci objectait qu'il n'était que chargé de transmettre et que ce n'était pas de sa faute si Gabriel s'était trompé, donc il allait demander confirmation à Dieu. Il s'enveloppait dans son manteau, paraissait entrer en transe et déclarait : «Allah m'a confirmé qu'il faut oublier la première révélation et obéir à celle que je viens de vous transmettre, elle est meilleure».

Comprenant qu'il se prendrait souvent les pieds dans le tapis s'il ne s'organisait pas un peu mieux, Mahomet prit un scribe avec lui pour tout noter. Ce scribe s'appelait Zayd ben Thâbit. Mais il y en eut d'autres : Ali, Othman, Saïd, Obai, Moawia,... Cela n'empêcha pas des versions nombreuses et contradictoires des révélations de circuler, car ces scribes notaient les paroles de Mahomet sur un peu tout ce qu'ils trouvaient : morceaux de peau, bouts de parchemin, omoplates de chameau même, dont il n'est rien resté. Si bien que c'est finalement une transmission verbale qui a eu lieu dans la société bédouine où l'on ne connaissait de toute façon que le bouche à oreille. La première version vocalisée du Coran n'a vu le jour qu'au X^e siècle et c'est seulement en 1924, au Caire, qu'une version commune du Coran a été adoptée par une majorité de musulmans.

À Médine, Mahomet avait associé, sur une base territoriale et religieuse, et non plus de tribale, la "communauté des croyants" (*omma*), ceux des Quraychites qui l'avaient suivi depuis La Mecque, des Bédouins Aws et Khazraj de Médine, et des Juifs Qainuqâ, Quraïza et Nadîr alliés aux tribus arabes locales.

Il fallait assurer la survie économique de ce nouvel État multiracial. Un seul moyen pour cela, largement utilisé dans la région à l'époque : les razzias, le pillage, la guerre que, selon son habitude, Mahomet sacralisa sous l'appellation de *jihâd*.

La première expédition eut lieu le 1^{er} mars 624, quand Mahomet apprit qu'une importante caravane forte de 950 hommes, venant de Syrie pour se rendre à La Mecque, approchait de Médine.

Une révélation arrivée opportunément désigna l'ennemi à soumettre : les gens de cette caravane. Les médinois, sortis avec seulement deux cavaliers et 311 hommes, montèrent une embuscade et les battirent. La caravane fut pillée, quarante-neuf hommes égorgés, les femmes violées et les enfants mis en esclavage. Mais cela ne rapporta pas autant qu'on espérait, même pour Mahomet qui décida de s'attribuer un cinquième du butin (Coran sourate 8). Mahomet acquit avec cette bataille dite "de Bedr", nom du lieu où elle se déroula, une réputation de grand chef de guerre. Le pillage des caravanes mecquoises qui, montant ou descendant du nord, passaient à proximité de Médine, continua donc.

L'année suivante, Mahomet avait sous ses ordres mille hommes. Il en engagea sept cents dans une nouvelle bataille contre les Quraychites qui avaient organisé une troupe de trois mille hommes pour protéger leurs caravanes.

Cette bataille, qui se déroula sur les pentes du mont Ohod, faillit coûter la vie à Mahomet. Ayant enfoncé la première ligne des cavaliers quraychites, les musulmans emportés par une avidité aveugle se mirent à piller la caravane. Le désordre qui s'en suivit leur enleva la victoire, car, la première surprise passée, les Quraychites s'étaient ressaisis et avaient contre-attaqué en bon ordre. Mahomet fut blessé et un grand nombre de musulmans furent tués, dont son oncle Hamza.

On rendit Mahomet responsable de cet échec, aussi, le lendemain, Mahomet eut, il fallait s'y attendre, une révélation de Dieu lui disant que c'est Lui qui avait fait perdre les musulmans pour les punir de leurs fautes mais qu'il y aurait d'autres batailles avec des victoires. De plus, il fit courir le bruit que si les musulmans avaient été battus, c'est parce qu'ils avaient été traîtreusement attaqués dans le dos.

En fait, les batailles suivantes furent souvent incertaines, mais, globalement, les Médinois furent vainqueurs. Les razzias de Raji, du puits de Maouna et celle menée contre la puissante tribu des Banû Mostalak furent des succès et compensèrent largement les pertes de la bataille d'Ohad. La fortune de Mahomet devint considérable, ses chevaux, ses chameaux et ses esclaves se comptaient par centaines.

L'élimination de l'opposition médinoise

En 627 les Mecquois décidèrent d'en finir. Ils expédièrent vers Médine une véritable armée. Averti, Mahomet, conseillé par un certain Salman, un Perse, fit creuser un fossé autour de Médine. Cela permit d'empêcher un siège de la ville qui aurait été mortel, car Médine dépendait beaucoup pour sa survie des troupeaux et des caravanes de l'extérieur.

Les Mecquois se retirèrent, et Mahomet profita des circonstances pour se débarrasser de son opposition médinoise. Déjà ses anciens alliés, les tribus juives Quaynuqâ et Nadîr, avaient été chassées de la ville, les Quaynuqâ allèrent se réfugier en Syrie, les Nâdir à Kaïbar.

Après la bataille du fossé ce fut le tour des Bédouins qui, ne voulant pas se battre contre leurs frères et cousins de La Mecque, avaient refusé de participer aux combats. Une partie de ces Bédouins fut décapitée, l'autre emprisonnée, leurs femmes et leurs biens confisqués pour être vendus comme esclaves (Coran 33:26). Les arabes juifs du clan Banû Qoraïza subirent le même sort.

Parmi ceux qui restaient, ceux qui n'avaient pas montré suffisamment de conviction furent traités d'"hypocrites" dans une série de révélations qui assurèrent définitivement le pouvoir politique de Mahomet sur Médine.

La prise de La Mecque

En mars 628, Mahomet conclut au camp de Hodaïbyia une trêve de dix ans avec les Mecquois, car, des deux côtés, on avait besoin de se refaire des forces.

À Médine, les Juifs qui avaient survécu à l'épuration islamique avaient accepté l'alliance politique avec Mahomet, mais seulement quelques-uns d'entre eux avaient adopté la nouvelle religion, l'islam, pourtant toujours présentée comme une restauration de l'abrahamisme hanîf. Mahomet fit état de révélations dans lesquelles Dieu blâmait les Juifs et leurs relations s'envenimèrent.

Mahomet profita de l'armistice avec les Quraychites de La Mecque pour aller assiéger la tribu juive des Nâdir à Kaïbar. La prise de cette place, pourtant vigoureusement défendue, lui procura un grand nombre d'esclaves et plusieurs villages. Il s'attribua la propriété du plus beau d'entre eux, Fadak, qui devint propriété de sa famille.

Aveuglé par ces succès, Mahomet jugea bon d'inviter les princes voisins à se plier sans attendre à sa volonté. Il fit porter au roi de Perse, à celui d'Abyssinie et à l'empereur de Rome des lettres dans lesquelles il les exhortait à embrasser l'islam et à se soumettre. Il ne reçut en réponse que des railleries. Il envoya trois mille hommes en expédition vers le Nord, c'est l'expédition de Moutah, mais ils furent battus par les Grecs de l'empereur byzantin Heraclius à la première bataille.

Il lui fallait donc porter un coup décisif et se rendre maître de La Mecque. Mais comment rompre l'armistice sans renier sa parole, crime impardonnable chez les Bédouins ? Car les Quraychites, de leur côté, respectaient la leur, ils acceptaient que les musulmans viennent en pèlerinage à la Ka'aba, au cœur de leur ville sainte, comme convenu dans le traité de Hodaïbyia.

Un différend entre la tribu des Banû Bekr, alliée des Quraychites et celle des Banû Khozaa, convertie à l'islam en fut le prétexte. Car les Mecquois ayant envoyé des hommes pour aider les Banû Bekr, Mahomet prétendit qu'il y avait, de leur fait, rupture de la trêve et marcha sur La Mecque avec dix mille hommes. Les Mecquois n'ayant pu opposer de résistance sérieuse, la ville fut prise le 12 janvier 630. Mahomet, monté sur une chamelle, alla toucher la pierre noire d'Abraham en criant *Allah Akbar* !

Immédiatement après la prise de La Mecque, il envoya des détachements de cavalerie, douze mille hommes au total, soumettre les tribus d'alentour, puis il assiégea la grande oasis de Taïf.

Ensuite de quoi, beaucoup de tribus arabes chrétiennes, comme les Nâjran, vinrent d'elle-même se soumettre à Mahomet. Il leur laissait leurs biens et leurs vies en échange d'un fort tribut.

En 631, il conquiert le Yémen, puis, dans l'expédition de Tabouk où il engagea trente mille hommes, il soumit les princes arabes du nord de l'Arabie. Bientôt toute l'Arabie fut unifiée, non sur le modèle des associations tribales traditionnelles, mais dans le cadre d'un véritable État.

Grâce à son habileté politique et juridique, Mahomet avait su organiser l'État de Médine, grâce à ses qualités de chef de guerre, il lui avait permis de s'enrichir et de conquérir toute la péninsule, et c'est en chef d'Etat qu'il commença à organiser l'Arabie musulmane.

La mort de Mahomet

Mais il n'eut pas le temps d'aller au bout de son œuvre. Revenu à Médine en 9 de l'hégire, Mahomet y tomba malade. Il se fit soigner dans la belle maison de Aïcha, la préférée de ses quinze femmes légitimes et y mourut le 13 du Rabi el aouel de la dixième année de l'hégire (8 juin 632 pour les Chrétiens, 4393 pour les Juifs), "sans laisser d'enfant mâle ni de testament". Quoique !

Car, "sans laisser d'enfant mâle, ni de testament", c'est ce qu'ont prétendu Omar et Abou Bakr, mais ce n'est, semble-t-il, pas tout à fait la vérité.

En fait, trois jours avant sa mort Mahomet demanda de l'encre et du papier pour y écrire ses dernières volontés afin, dit-il, "que les Arabes ne retombent pas dans l'erreur". Comme il n'arrivait pas à écrire (un auteur arabe de l'époque dit que, en fait, Mahomet ne savait pas écrire), il finit par dicter. Mais, quand Omar et Abou Bakr eurent entendu ce qu'il dictait, ils prétendirent que Mahomet avait parlé dans le délire de l'agonie et détruisirent le testament. C'est que cela ne leur convenait pas du tout : Mahomet y désignait comme successeur Ali, son gendre préféré, l'époux de sa fille Fatima. De là date la haine implacable que les Chiites, partisans d'Ali, vouent à Omar, car ils pensent que c'est surtout lui qui insista pour que l'on détruise le testament de Mahomet.

Il fut enterré à Médine, dans le jardin de la maison de Aïcha, où se trouve son tombeau.

Avec la mort de Mahomet, les révélations s'étaient arrêtées, il n'y avait plus personne pour dire la Loi. Une période de troubles suivit. De nombreuses tribus voulaient reprendre leur indépendance politique et religieuse et, surtout, ne plus avoir à payer le tribut (capitation).

Abû Bakr, son beau-père, reprit le flambeau, mâta les dissidents et entreprit les conquêtes musulmanes hors d'Arabie.

Les savants musulmans se mirent à disserter pour savoir qu'elle était la meilleure interprétation des sourates et, globalement, du Coran dont un grand nombre de versions orales circulaient dans tous les dialectes de la péninsule, bien que la Révélation ait été faite dans le dialecte du Hedjaz.

Après la bataille de Sifîn, en 657, bataille pour la succession de Mahomet, de nombreux courants apparurent dans l'islam, ce qui n'empêcha pas son extension militaire, scientifique, culturelle et religieuse.

Mais à la longue, les dissensions finirent par l'emporter. À partir du XII^e siècle, l'islam commença à décliner.

L'héritage islamique de Mahomet

Le développement récent de mouvements islamistes, leur violence et la médiatisation qui en est faite pourraient faire croire à un renouveau de l'islam. Il n'en est rien.

La révélation s'est arrêtée avec la mort de Mahomet, et les interprétations actuelles de la charia et du Coran que font les imams et mollahs islamistes les plus radicaux, semblent malheureusement assez éloignées du Coran des origines, le Coran révélé en dialecte hedjaz, que les musulmans sincères cherchent à retrouver, mais dont toutes les traces écrites par les scribes de Mahomet ont été volontairement détruites par le Calife Uthman qui voulait éviter que l'on conteste la recension qu'il avait faite de la parole du prophète environ vingt ans après sa mort.

Les musulmans sont divisés en plusieurs *firqas*, branches, ou sectes au sens classique du terme, dans lesquelles chacun pense détenir l'islam vrai, *dîn-al-haqq*, et appartenir à la seule firqa qui, selon la tradition, connaîtra le salut.

Avec la conquête de pays très peuplés, comme l'Indonésie, l'islam a progressé et progresse peut-être encore en termes d'effectifs, mais il continue à décliner en termes culturels et religieux. (Dans son roman *Plateforme*, Houellebecq souligne que les Egyptiens sont particulièrement sensibles à ce phénomène).

Jésus avait apporté, six siècles auparavant, une véritable révolution dans les sociétés du Moyen-Orient, perpétuellement en guerre et où régnait la loi du Talion : le commandement chrétien de l'amour universel, du pardon des ennemis, de la vie offerte en holocauste pour le salut des autres. Comme dit Umberto Eco (*Cinq questions de morale*) : « Si j'étais un voyageur venu de lointaines galaxies et que je découvre une espèce ayant su proposer un tel modèle, j'admirerais, subjugué, tant d'énergie théogonique. Et, cette espèce infâme et misérable (l'Homme), qui a commis tant d'horreurs, je la jugerais rachetée par le seul fait qu'elle ait réussi à désirer et à croire que tout cela est la Vérité ».

Jésus avait exercé sur ses contemporains une influence exclusivement morale et spirituelle, ce qui le distingue fondamentalement de Mahomet, bête de sexe, homme d'affaires avide, chef de guerre cruel, politique rusé. Les résultats obtenus en termes de richesse, de pouvoir politique et militaire prouvent à l'évidence son génie dans ce domaine.

Les musulmans comptent presque, parmi leurs articles de foi, les miracles de Mahomet dans lesquels ils voient la preuve de sa mission divine. Pourtant Mahomet lui-même se défend dans le Coran d'avoir eu d'autre mission que d'annoncer le Jugement de Dieu et d'appeler les Arabes au culte d'Allah. Il semble bien que les miracles qui lui sont attribués ne soient que le fruit de quelques propos équivoques de Mahomet, embellis et propagés par ses zélés partisans, qui ont donné naissance à des récits absurdes de prodiges, telle l'ascension au ciel, la lune fendue, et une foule d'autres tout aussi invraisemblables les uns que les autres. Seuls les musulmans les plus éclairés ne se contentent pas de quelques allusions vagues et des interprétations forcées du Coran en faveur des miracles.

La façon dont l'islam et le christianisme traitent la femme est, elle aussi, fondamentalement différente dans sa finalité.

Dans l'islam, la femme reste un être de deuxième catégorie, un "sous-être humain", alors que, dans le christianisme, son statut a beaucoup évolué.

Jésus a contribué à la libération de la femme en décrétant l'égalité de l'homme et de la femme dans le mariage et dans la condamnation de l'adultère. Malgré les inévitables pesanteurs

historique et sociologique, malgré l'influence de Saint Paul, notoirement anti-féministe, qui a tout fait pour que l'on interdise aux femmes d'aller porter la bonne Nouvelle, l'Église a entériné ce mouvement. Elle a donné un statut aux femmes dans la société, notamment par le culte des saintes, et lors du IV^e concile de Latran, en 1215, qui a légiféré sur ce thème en demandant en particulier l'assentiment de la femme au moment de la célébration du mariage.

Jésus a valorisé les femmes de son entourage, surtout Marie sur qui il a fait rejaillir son caractère sacré et divin, mais aussi celles que la société de l'époque considérait comme indignes, telle la prostituée Marie Madeleine.

Le christianisme n'a pas libéré les femmes immédiatement, mais il en a assuré une promotion idéologique qui s'est progressivement incarnée dans la réalité sociale et qui n'est pas encore achevée aujourd'hui.

Rien de tel dans l'islam. Comme dans les sociétés primitives, la femme y reste avant tout un objet sexuel au bon vouloir de l'homme, et, pour le reste, le gardien du foyer licencié et corvéable à merci. Au moment du mariage, c'est un homme de la famille de l'épouse qui donne son consentement à l'époux, pas elle.

Mahomet a su adapter à ses propres conceptions sociales, juridiques, politiques et religieuses, les vieilles traditions bédouines, transformant un conglomérat disparate de tribus en État. Mais il n'a pas délivré de message universel capable de donner, à tous, l'espoir du pardon et le courage de l'attente de la mort.

Contrairement au christianisme qui affirme que tout homme peut être sauvé, l'islam est discriminant sur le plan religieux : ne seront sauvés et admis au paradis après le jugement d'Allah, que les musulmans mâles appartenant à la firqa qui, selon la tradition, connaîtra le salut. Mais laquelle est-ce ?

Il est également discriminant sur le plan social : les femmes, les non-musulmans ont un statut qui est proche de celui des serfs et l'esclavage, "des blancs et des noirs" précise le Coran, est toujours admis (même si, sous la pression internationale, il a été officiellement supprimé dans la plupart des pays arabes).

Alors il est tentant, pour un musulman, de penser que la firqa qui sera sauvée est celle qui respectera le plus étroitement les préceptes du Coran des origines : Cela conduit l'islam, inexorablement, à l'intégrisme et au fondamentalisme qui sont les deux mamelles du conservatisme politique et religieux. Et ce, d'autant plus quand les principes religieux sont également un modèle de vie politique et source des lois de l'État. Cela quelle que soit la volonté affichée, mais jamais réellement mise en œuvre, d'être progressiste et révolutionnaire, de vouloir adapter l'islam à l'évolution sociale et historique.

Notez qu'il y a un mouvement catholique intégriste qui lutte, lui aussi, pour une société totalement inspirée des principes religieux. Mais il n'est pas fondamentaliste dans le sens qu'il n'entend pas imposer une interprétation littérale des Écritures.

Par contre, il y a un fondamentalisme moderne, chez les protestants américains par exemple, qui veut, lui, interpréter littéralement les Écritures et interdit toute interprétation allégorique et toute forme d'éducation qui minerait la confiance dans la Bible. On y nie, par exemple, la théorie de l'évolution.

On trouve encore un intégrisme, protestant ou laïc, dans toute la gauche euro-américaine. C'est le phénomène du politiquement correct. Née en principe pour promouvoir la tolérance, reconnaître les différences religieuses, raciales et sexuelles, la gauche a réussi à créer un intégrisme qui investit le langage quotidien et travaille sur la lettre aux dépens de l'esprit. On peut discriminer et persécuter en toute tranquillité tous ceux qui ne suivent pas scrupuleusement les règles du politiquement correct. Ces ennemis de la peine de mort la

réclament à corps et à cris pour qui ne pense pas comme eux et, faute de pouvoir trancher les têtes, ils réussissent souvent à provoquer la mort sociale et professionnelle de leurs ennemis.

L'intégrisme et le fondamentalisme sont anciens. Les Pères de l'Église se disputaient déjà à ce sujet, les uns demandant le respect de la lettre, les autres, comme saint Augustin, étant partisans d'une interprétation souple des textes sacrés.

Dans notre monde moderne, les protestants et les juifs sont fondamentalistes, la vérité leur est donnée par l'interprétation de la Bible, et les musulmans sont intégristes et fondamentalistes, la vérité n'est donnée qu'à ceux qui suivent les préceptes des révélations telles que Mahomet, et Mahomet seul, les a formulées.

Chez les catholiques en revanche, l'interprétation, l'adaptation et l'évolution sont possibles. Elles sont régulièrement validées par l'Église, dans les conciles, par les bulles du Pape, etc.

Et, même quand l'Église prend une décision avec retard, ou à contretemps, c'est du moins ce qui apparaît aux gens pressés, le catholicisme montre une capacité certaine à s'adapter à l'évolution de l'homme et du monde.

Les orthodoxes ont aussi des conciles et les juifs ont le *Tikkun Olam*, une école de pensée qui étudie les relations du judaïsme avec le reste du monde. Rien de tel dans l'islam, condamné à se fossiliser.

Mahomet avait conçu un système global, politique, juridique, social et religieux qui a parfaitement servi sa quête de pouvoir et permis de créer un véritable État en Arabie au VII^e siècle.

Les dirigeants musulmans du XX^e siècle ont voulu recréer cette globalité sur le modèle du VII^e siècle.

L'échec est avéré pour ceux qui ont tenté une construction politique, celle d'un État, comme dans l'Iran des ayatollahs, la Palestine, la Turquie, l'Algérie, etc. Il y a une véritable décrue de l'islam comme modèle politique. Les dirigeants ont su tirer les conséquences de leurs échecs répétés. Tous, ou presque, ont amorcé un virage, ils ont admis avec réalisme que l'islam est une véritable impasse, de nos jours, sur le plan politique.

Khomeyni lui-même, sur la fin, avait interdit le pèlerinage à La Mecque, une des cinq obligations légales de l'islam, au nom de la sauvegarde de l'État. Il avait également dit qu'il fallait faire élire, au second degré, le guide suprême de la révolution par un corps électoral qui incluait les Iraniens chrétiens, mais excluait les musulmans non nationaux.

C'était donc la reconnaissance de la suprématie du politique sur le religieux.

Dans d'autres États, le juridique l'emporte, la charia est strictement appliquée, dans l'Afghanistan des talibans par exemple où le programme politique se résumait à la charia, rien que la charia. C'est un radicalisme islamique d'un type nouveau, qui s'incarne dans une mouvance supra nationale, que l'on retrouve aussi bien en Tchétchénie, qu'au Pakistan (dans l'opposition), ou aux sud-Philippines et, à un moindre degré, en Libye. Tous ont la même démarche : faire entrer la société dans le moule coercitif de la charia.

Kadhafi voulait un islam africain supra national et, pour cela, il a autorisé à entrer en Libye tous les musulmans africains qui le souhaitaient. La réaction populaire a été vive, et les pogroms de Noirs ont montré récemment que le sentiment ethnique l'emportait largement sur le religieux.

En Afghanistan même, la progression des talibans aurait été arrêtée par leur opposition intérieure s'ils n'avaient pas été aidés financièrement et militairement par les États Unis. Ceux-ci ont joué les talibans pour contrer l'influence russe, allant jusqu'à fournir en sous main des missiles antiaériens portables à Ben Laden, commanditaire de multiples attentats

islamiques meurtriers dans le monde entier et aux États Unis même, tout en réclamant officiellement sa tête.

Cet islam-là est encore actif et dangereux, il l'a prouvé le 11 septembre 2001, mais il est, lui aussi, condamné à terme.

Quand l'État islamique a une Constitution, le politique prend le pas sur la loi coranique. Exemples : l'Iran ou le Soudan. Quand il n'y a pas de Constitution, on est dans un État réellement théocratique. Un signe qui ne trompe pas : la police coranique qui veille, avec tous les excès, à la stricte application de la loi coranique pour en faire une norme intransgressible. Et cette norme est réellement totalitaire en ce sens qu'elle règle tous, absolument tous, les aspects de la vie publique ou privée des individus et des groupes, de la naissance à la mort, de l'apparence extérieure jusqu'à l'hygiène intime, en passant par le courrier personnel, la présence à la mosquée, les achats de nourriture, la longueur du pantalon ou de la barbe, etc.

L'analogie avec le nazisme ou le marxisme est particulièrement éclairante. On est en présence d'un projet politique et non plus de la recherche d'un idéal. Les labels sont différents, mais les méthodes convergent et, à l'arrivée, le but est le même : l'ordre. Ceux qui ne s'y plient pas sont éliminés, par la voie concentrationnaire dans l'Europe nazie et marxiste, par lapidation, amputations diverses, égorgement, pendaison ou décapitation dans l'ordre coranique contemporain.

Il n'est pas surprenant de voir avec quelle facilité de nombreux dirigeants (ou des militants «actifs», comme Carlos, les Hamas et les Hezbollahs) passent du marxisme à l'extrême droite et à l'islam, quand on a compris qu'ils restent, avec des variantes minimales, dans le même système de valeurs anti-capitalistes, supranationales et antisionistes.



La charia

La charia est une loi canonique qui édicte cinq devoirs fondamentaux :

- 1° la profession de foi, la *chahādā* : Il n'y a qu'Un Dieu et Mahomet est son prophète ;
- 2° il faut faire cinq prières par jour ;
- 3° il faut s'abstenir de boire, de manger, de fumer et de faire l'amour, de jour, pendant le neuvième mois du calendrier islamique, c'est le *ramadan* ;
- 4° il faut, une fois au moins dans sa vie, faire le pèlerinage de La Mecque, c'est le *hadj* ;
- 5° il faut pratiquer l'aumône rituelle.

Le Coran (*qûr'ân* = la récitation)

Le Coran contient en outre une série de préceptes religieux, politiques, juridiques, alimentaires et hygiéniques qui ont contribué à redonner une colonne vertébrale aux Arabes du VII^e siècle et ont permis les conquêtes territoriales, militaires, religieuses, scientifiques et culturelles qui ont suivi pendant cinq siècles.

Certains de ces préceptes paraissent aujourd'hui complètement ringards, et contraires aux lois élémentaires de l'éthique sociale moderne : c'est le cas du statut de la femme et des non-musulmans. D'autres, dévoyés et poussés à l'extrême, permettent à certains de justifier les actes les plus barbares du terrorisme religieux, dit «islamiste».

D'autres, enfin, ont été détournés par les pisse-vinaigre que deviennent trop souvent les dirigeants religieux quand ils se prennent au sérieux à l'excès. C'est ainsi que, jusqu'au XVI^e siècle, l'amour était célébré par l'islam comme un plaisir divin. Un bon musulman, une bonne musulmane se devait de prendre du plaisir dans l'amour. N'était-ce pas la raison primitive qui avait poussé Mahomet à vouloir changer la société de son époque ? Il y avait des manuels érotiques, nombreux, bien écrits et fort lus, où l'on utilisait pas moins de soixante mots différents pour décrire le sexe de l'homme et de la femme dans tous leurs états. Aujourd'hui, après trois cents ans de dérives contre-nature, et contre l'islam originel, la sexualité des jeunes est réprimée et la femme est mutilée pour qu'elle ne puisse prendre aucun plaisir amoureux, même pas avec son propre mari.

Paradoxalement à cette frénésie de morale sexuelle, le Paradis d'Allah est décrit dans le Coran comme un vaste jardin au climat parfait, rempli de fleurs, de fruits et de fontaines, où l' élu (qui ne peut être que mâle) trouvera pour sa satisfaction plein de jeunes femmes disponibles, mais aussi des jeunes éphèbes, soixante-dix au minimum, précisent les mollahs qui endoctrinent les jeunes kamikazes islamistes.

On croirait la description d'un club de vacances en Thaïlande ou à Cuba ! Sauf qu'au lieu de payer quelques dollars, le "client" doit, pour accéder au Paradis d'Allah, payer de sa vie.

Certains musulmans commencent à réagir contre la dictature sexiste des mollahs. Muammar Khadafi lui-même déclarait à l'occasion d'un voyage en Jordanie en septembre 2000 : "C'est Satan qui a suggéré à Adam et Ève de se couvrir, c'est lui qui a inventé les vêtements", ce qui provoqua une réaction indignée des fanatiques du tchador et de la burka.

Au début, le Coran n'était pas écrit, il fallait apprendre les 114 chapitres par cœur. La transmission se faisait donc de bouche-à-oreille avec toutes les distorsions que cela peut entraîner. De plus, il fut vite nécessaire de le traduire du hedjaz, dialecte dans lequel furent, semble-t-il, faites les révélations, dans les divers dialectes régionaux de l'Arabie, puis en arabe, ce qui fut la source de nouvelles distorsions.

Mahomet, de son vivant, eut lui-même parfois à intervenir pour départager des interprétations diverses. Mais que l'on puisse donner deux interprétations contradictoires à un même verset ne semblait pas le gêner le moins du monde. Soit il disait «Tu as raison dans ta langue, et il a raison dans la sienne», soit il avait en réserve une nouvelle révélation pour mettre finalement les choses au point.

En 653, le calife Uthmân fit réunir les feuillets du scribe Zaïd ben Thâbit, et l'on en tira un livre (le *Khitâb*) dont les copies furent envoyées dans les provinces de l'empire pour servir de référence. Mais Uthmân restera le dernier calife qui ait réussi à maintenir l'unité des musulmans et, après son assassinat en 656, ce fut "la grande discorde".

En 934, on officialisa sept lectures différentes du Coran faites par des savants ayant résidé au VIII^e siècle dans différentes villes. Puis, on passa à quatorze lectures coraniques reconnues. Aujourd'hui, l'édition réalisée en 1924 au Caire, et qu'une majorité de musulmans accepte, reprend la lecture d'un savant, Asim, mort en 744, qui vivait dans l'oasis de Kûfa.

La qualité de la version d'Asim vient de ce qu'il s'est efforcé, quand il avait le choix entre plusieurs révélations qui se contredisaient ou différaient, de retenir la dernière révélée, supposée abroger les précédentes. Il se basait pour cela sur le Coran lui-même : « Nous n'abrogeons un verset, ou le faisons oublier, sans en apporter un meilleur ou semblable » (2 :106).



Mini-dico

Alkermès	liqueur de couleur rouge, à base de plantes aromatiques
Ansâr	Médinois qui rejoignirent les muhâjirûns et formèrent le premier groupe de croyants
Capitation	Impôt calculé par tête d'habitant
Contribule	prêcheur qui se présente comme le compagnon de ceux qui l'écoutent
Muhâjirûns	compagnons mecquois et quraychites de Mahomet
Raki	alcool turc analogue au pastis

Les branches (ou *firqas*) de l'islam :

À l'issue de la bataille de Sifin, en 657, les musulmans se sont séparés en trois branches :

- 1° les Sunnites
- 2° les Khârijites
- 3° les Chiïtes

11 : les Sunnites = 4 écoles juridiques : mâlikites, hanéfites, hanbalites, châfi'ites.

12 : les Khârijites, évoluent en ibâdites

13 : les Chiïtes, Ghulâts et Zaïdites :

131 = les Ghulât : nusayris, druzes, bektachis, ahl al-haqq, alaouites, qizilbachs, ...
(les ghulâts adorent une sainte trinité formée de Dieu+Mahomet+Ali)

132 = les Zaïdites
les ismaéliens (chiïsme septimain): nizârites et mustaliens (suleymanites et daoudites)
(sur le plan philosophique, les ismaéliens sont néoplatoniciens)
les duodécimains : usûlis, akhbâris et chaykis (babis et bahaïs)